

# Black Eyes

Inès Cléda

EDILIVRE



# Chapitre 0

Mon corps mou flotte, inerte. Les cheveux éparpillés tout autour de mon visage semblent voler dans les airs. Je me sens comme libérée de toute pression et détachée de mes liens. Enfin ! Cette sensation de vide et ce silence qui me pèse, me font finalement du bien. Le noir est devenu mon quotidien. Ai-je perdu la vue ? Malheureusement, je n'ai pas la réponse à cette question. De temps à autre, une lueur apparaît devant mon visage, mais disparaît aussitôt. Elle semble former une légère vague, cela m'apaise un instant. Il est vrai qu'après cette courte existence sinuuse et bouleversante, j'avais finalement besoin de me retrouver au calme et avec moi-même. Pourtant, je n'aurais jamais pensé, ne serait-ce qu'une seule seconde, terminer dans cette fâcheuse posture.

Mais revenons là où tout a commencé...



# Chapitre 1

Son souffle chaud s'amplifie et glisse sur ma peau. Des frissons parcouruent mon corps. Ses mains se baladent un peu partout et ses lèvres embrassent chaque partie de mon corps. Il me mordille la lèvre inférieure, quand soudain, je sursaute. Un goût de sang envahit ma bouche. Il m'a mordue. Il s'excuse et me dit que ce n'est rien. Il me fixe ensuite du regard, et pourtant, je n'arrive pas à voir son visage, seulement ses yeux noirs. C'était comme si un voile s'était déposé sur mon visage, m'empêchant de réaliser ce qui était en train de se passer. C'est une sensation affreuse. C'est tellement douloureux... Lorsque certains gémissements s'échappent, il s'empresse de poser sa main sur ma bouche pour étouffer les bruits. Parfois, il presse tellement fort qu'il entrave ma respiration. Il me susurre en même temps à l'oreille : « Détends-toi, chérie ! ». Il m'empêche de gigoter en maintenant une pression au niveau de mes épaules. Je ne peux pas me dégager, alors je me fige et enfonce mes ongles dans la peau de mes cuisses. C'est douloureux, mais ça me permet de penser à autre chose. Je l'oublie et me concentre sur les gouttes de sang qui

s'écoulent. Je les entendis tomber sur le matelas. Je suis entre la conscience et l'inconscience, entre le rêve et la réalité.

Je ne comprends pas vraiment ce qui est en train de m'arriver, mis à part que cette sensation m'est désagréable et que je n'aime pas ça. Il me rassure tout au long en me proférant que ce sont des choses qui arrivent lorsqu'on aime une personne. Je ne sais même pas où je suis ni qui est cet homme ; alors pourquoi me parler d'amour ? J'ai peur, j'ai tellement peur... Mon corps se raidit, frémit et frissonne. Aucun cri ne sort, j'ai le souffle coupé et la voix étranglée. Ma gorge se resserre, des sueurs froides parcoururent mon corps et ma peau se hérissé.

Soudain, un grincement se fait entendre. Il stoppe ses mouvements de va-et-vient et regarde derrière lui. Je vois, dans le fond de la pièce, une porte qui s'entrouvre. Un jet de lumière jaillit et m'aveugle un instant. J'aperçois ensuite l'ombre d'un enfant, immobile et curieux, observant la scène. L'homme, furieux, lui hurle dessus et l'enfant disparaît en un rien de temps. Le jet de lumière rétrécit, la porte finit par se refermer et je me retrouve à nouveau dans l'obscurité, percevant les pas de l'enfant s'envolant de terreur et le souffle de cet homme contrarié. Il se redresse ensuite d'un coup sec, descend du lit et marche quelques pas. Je reste allongée sans bouger. Mes jambes me brûlent et des fourmillements se font ressentir. Je n'arrive plus à bouger, tétonisée par la peur et par la douleur. Il lance sur mon corps une vieille chemise blanche trouée. Je l'attrape, utilisant le peu de force qui me reste, pour me couvrir. Les boutons en métal froids entrent en contact avec ma peau, qui se glace instantanément.

Les pas se rapprochent du lit. J'entends le plancher

craquer sous son poids. Il pose un tissu sur mes yeux et l'attache à l'arrière de ma tête à l'aide d'un nœud. Il exerce une telle force que je bascule en arrière. Des cheveux s'y sont coincés et s'arrachent, mais je n'en ressens aucune douleur. Je suis comme un corps vide, cadavérique, livide. Ses mains glissent entre mon corps et le matelas, il me soulève et m'emmène avec lui.

La maison dans laquelle nous sommes doit être vieille, tout le plancher craque et grince dans tous les sens. Nous descendons un escalier pour rejoindre la porte d'entrée. Arrivés dehors, il me dépose dans le coffre d'une grande camionnette, m'attache les mains avec de la vieille corde trouvée à l'intérieur et ferme la porte à clé. Une odeur de charogne s'est imprégnée sur le tapis qui recouvre le sol. Lorsqu'il s'assoit à la place du conducteur, son poids fait trembler le véhicule. Le frein à main se décroche. Il met ensuite le contact et roule pendant un certain temps. Je ne sais pas ce qui va m'arriver, mais je ne pense à rien. Je n'y arrive pas, je suis comme paralysée.

Après quelques minutes, je sens des graviers passer sous les roues, des tremblements qui s'accentuent, la vitesse qui diminue, le moteur qui tousse et qui finit par s'éteindre. L'homme descend et j'entends ses pas longer le véhicule. Le bruit du verrou résonne, la portière s'ouvre avec fracas et un vent d'air frais pénètre à l'intérieur. Quelques mèches volettent sur mon visage.

La lune doit être pleine, car sa silhouette se dessine devant moi. Je vois les ombres se rapprocher, il se penche et m'attrape. Il fait quelques pas et me lâche par terre, laissée pour morte, je heurte le sol. Il fait froid et humide, mais je n'y vois rien avec ce bandeau. Je sens des brins d'herbe

glisser entre mes doigts, ainsi qu'une substance granuleuse, probablement de la terre. Je peux entendre l'homme revenir sur ses pas. Le moteur s'enclenche à nouveau, les graviers s'éparpillent sous le mouvement des roues et la camionnette s'éloigne. Une fois les bruits disparus, je n'entends plus rien, mis à part des craquements, des oiseaux qui s'envolent et le bruit du vent faisant voler les feuilles. Ça me glace le sang.

J'arrive tant bien que mal à me délier et enlève enfin ce fameux bandeau, me laissant découvrir une immense forêt tout autour de moi. Je ne vois que ça à des kilomètres, des bois et encore des bois. Je m'aide de mes mains pour me redresser et commence à marcher. Les brindilles craquent sous mes pieds nus et de petites échardes, épines et autres, me blessent. Après quelques pas, je trouve un sentier, certainement celui où l'homme s'est arrêté. Je l'emprunte et décide de le longer. Je marche sans m'interrompre, mais il semble ne mener nulle part. Ai-je pris la bonne direction ? Je n'en sais rien ! Et comment pourrais-je le savoir ?

## Chapitre 2

Je suis vêtue d'une simple chemise blanche trouée, attachée par les quelques boutons restants, et je marche seule, à nuit noire, sur un sentier au milieu des bois. Un homme m'a enlevé mon innocence, il m'a violée, mais ça, je ne l'ai compris que bien plus tard.

Je continue à marcher quand, tout à coup, je perçois les échos de ce qui pourrait être des grondements de moteur. Je me précipite dans cette direction. Les jambes tremblantes, les bras le long du corps et les genoux vacillants de faiblesse. Après quelques minutes, il se met à pleuvoir. L'eau coule sur mes cheveux qui pendillent le long de mon visage. Certaines mèches viennent se coller sur mes joues, quand l'une d'elles arrive jusque dans ma bouche, elle dégage aussitôt un goût de terre.

Le sang sur mes cuisses et entre mes jambes commence à s'effacer. Je sens l'eau éclabousser mes mollets lorsque des flaques se forment sous mes pieds. Mon corps entier me fait souffrir et la phrase qu'il m'a susurrée à l'oreille résonne encore dans ma tête : « Détends-toi, chérie ! ». Mais je dois poursuivre mon chemin sans relâche, il faut que je trouve d'où viennent ces voitures.

Je commence à apercevoir de la lumière : certainement les phares d'une voiture. En m'avançant, j'en aperçois effectivement une. Je continue alors pour arriver sur le bord de la route et arrêter ainsi la prochaine. Les minutes passent, les heures passent. Je ne tiens plus. Je m'allonge sur le bord de la route et m'ensommeille.

Quand j'ouvre les yeux, de gros spots m'éblouissent. Je suis allongée dans un lit et recouverte de draps blancs. Je regarde à droite, puis à gauche, mais je ne vois qu'un long rideau bleu accroché au plafond. Il forme un rectangle tout autour du lit. Des pas se dirigent vers moi. Un bruit de froissement se fait entendre, quand quelqu'un ouvre le rideau pour venir à ma rencontre. C'est un homme vêtu de blanc avec un calot et un masque verts. Je m'effraie, mais il me rassure tout de suite.

« Qui êtes-vous, monsieur ? Où suis-je ? dis-je en sanglotant.

– Ne t'inquiète pas, ma petite. Tu es à l'hôpital et moi je suis un docteur. Comment t'appelles-tu ?

– Nell. Je m'appelle Nell Vermont. J'ai 6 ans et demi et quand ce sera mon anniversaire, j'aurai 7 ans !

– Enchanté Nell, je vois que tu es une grande fille. Dis-moi un peu, est-ce que tu te souviens de ce qui t'est arrivé ?

– Un homme m'a fait du mal et je saigne.

– Nous avons soigné toutes tes blessures, tu ne saignes plus maintenant. Tu risques d'avoir encore un peu mal, mais je vois que tu es très courageuse ! Est-ce que tu te souviens d'autre chose ?

– Oui ! Il m'a jetée dehors et j'ai dû marcher dans les bois toute seule. Et maintenant, je suis ici.

– Un homme dans sa voiture t'a aperçue sur le bord de

la route. Il s'est alors approché et a vu que tu respirais toujours, alors il nous a appelés et nous sommes venus te chercher. Est-ce que tu te souviens de l'homme qui t'a fait du mal ?

– Non, je ne me souviens pas de son visage, juste de ses yeux noirs. Ils étaient vraiment très noirs.

– D'accord, ma petite. Et comment es-tu arrivée chez cet homme ? Il est venu te chercher ?

– Je ne sais pas, monsieur. Je ne me souviens pas. Je me suis juste réveillée là-bas et il m'a fait du mal. »

La police m'a également posé des questions, mais je n'ai pu fournir plus de détails : je ne sais pas où se situe la maison de cet homme, ni où il m'a laissée et par où je suis remontée pour trouver la route.

Néanmoins, grâce à mon nom, ils ont tout de même pu remonter jusqu'à mon domicile. Une fois arrivés là-bas, personne ne répondait. Les voisins prétendaient n'avoir vu personne entrer ou sortir depuis plusieurs jours. L'un d'eux a alors enfoncé la porte et c'est là, qu'ils ont fait une macabre découverte. Ma maman, gisait sur le sol, face contre terre, les mains attachées dans le dos. Elle était entièrement nue : le t-shirt en boule à côté d'elle, le soutien-gorge découpé et la jupe sur les chevilles. Elle a été poignardée de quatorze coups de couteau après avoir été violée. Elle a également subi plusieurs coups à la tête, probablement s'est-elle débattue...

Le légiste estime le moment de la mort à, à peu près, une semaine. Ce qui voudrait dire que j'ai disparu dans ces alentours, car aucune plainte de disparition ou d'enlèvement d'enfant n'a été déposée. Pourtant, je ne me rappelle pas être restée plusieurs jours chez cet homme, je

me souviens uniquement de cette nuit cauchemardesque. Finalement, ce n'est peut-être pas plus mal d'avoir oublié le reste.

Les examens médicaux ont effectivement révélé des traces de substances illicites dans mes excréments, ainsi que dans mon estomac. L'homme me droguait pour ensuite abuser de moi, ce qui pourrait expliquer que je souffre d'amnésie. La dose était peut-être moins forte la dernière nuit. Il faut dire que j'étais affaiblie et sous-alimentée, je n'aurais guère pu me débattre.

Ils ont également pu prélever un échantillon de sperme, lors de l'examen gynécologique, ainsi que différentes traces d'A.D.N. sur le reste de mon corps. Les policiers n'ont, malheureusement, rien trouvé dans leur base de données. Le suspect est, à nos jours, inconnu des services de police.

## Chapitre 3

Je sors de l'hôpital après quelques jours d'observation. Une dame blonde avec des lunettes rouges et une mallette rectangulaire noire, parle avec le médecin, puis se dirige vers moi. Elle est venue pour m'emmener avec elle, c'est une assistante sociale qui fait partie de « *l'aide sociale à l'enfance* », me dit-elle. Elle va m'aider à trouver une famille d'accueil, vu que je n'ai plus de proches, mon père étant décédé dans un accident de la route lorsque j'étais bébé, et que la famille plus éloignée refuse ma garde.

Compte tenu de ma situation, l'accueil d'urgence est appliqué, c'est-à-dire que je suis placée dans une famille pendant six semaines maximum, le temps que les instances compétentes trouvent une solution à long terme.

La dame m'installe à l'arrière de sa petite voiture rouge et attache ma ceinture. Sur la route, elle m'explique ce qui est en train de se passer et surtout, où elle va me déposer. Elle me parle également de la famille qui va m'accueillir : c'est un couple d'une quarantaine d'années avec trois enfants, la famille Willard. Je suis contente de rencontrer d'autres enfants, pour ne plus être seule, mais ma joie de

vivre s'est un peu envolée. Je me sens perdue et démunie. Nous arrivons devant une petite maison en pierre. Tout à l'air propre et bien aménagé. Avant de se garer, j'aperçois par la fenêtre le visage d'une petite fille, qui, à la vue de la voiture, disparaît, laissant vaciller le rideau par son passage.

Le bruit du moteur s'interrompt. La dame descend de la voiture et claque la portière derrière elle. Elle la contourne pour venir me chercher et me pose par terre avant d'ôter mes affaires du coffre. J'attrape sa main et lui lance un regard inquiet. Nous avançons, ensemble, en suivant l'allée de graviers. Le couple ouvre la porte et me regarde avec un grand sourire. Leurs enfants, plus timides, restent en retrait. Je peux les voir rigoler au loin. Une fois arrivées à leur hauteur, la dame me présente et ils font de même. La maman s'appelle Laurence et le papa Fabian. Quant aux enfants : l'aîné, Ezra, a 17 ans et ses sœurs cadettes, Adaline et Adénora, ont 8 ans.

« Viens mon enfant, me lance la mère de famille. Nous allons te montrer ta chambre ».

Je la suis sans broncher, en observant les pièces sur mon passage. Mes yeux parcouruent toute la maison. Nous montons un long escalier en colimaçon pour rejoindre l'étage. En posant le pied sur la première marche, un bruit de grincement se fait entendre. Celui-ci me rappelle l'escalier de mon ravisseur. Je sanglote et cours me blottir dans les bras de la dame qui me rassure aussi vite. Nous continuons donc notre visite. Une fois arrivés sur le palier, au fond du couloir, j'aperçois une porte en bois décorée d'une ardoise avec mon prénom écrit dessus. Je me dirige vers la porte, angoissée, mais curieuse de découvrir ma nouvelle chambre. Je pousse lentement la porte en avançant

la tête. Il y a beaucoup de jouets et de décos. Tout est prévu pour que je m'y sente bien et surtout en sécurité. Les jumelles me rejoignent assez rapidement pour me montrer les jeux qu'elles m'ont prêtés.

Me voyant à l'aise avec les deux fillettes, les parents et la dame décident de se retirer discrètement pour nous permettre de faire connaissance. Ils me feront visiter le reste de la maison plus tard. Ils discutent, pendant ce temps, de mon histoire. Ils ont déjà eu différents enfants en situation d'accueil d'urgence, mais jamais dans de telles circonstances. Le plus souvent, les enfants qu'ils accueillent ont été abandonnés ou bien les parents ont été incarcérés. Ici, c'est différent, et comme je serai à nouveau entendue par la police, il va falloir qu'ils me préparent et surtout qu'ils s'organisent. Mais nous avons encore le temps avant de penser à tout ça, car il est maintenant l'heure de remercier et de saluer la dame qui m'a amenée ici et de faire plus ample connaissance avec les membres de la famille.

Avant de partir, la dame me laisse son numéro de téléphone pour que je puisse la joindre, quel que soit le problème. Nous nous avançons sur le pas de la porte et la saluons ensemble. Nous la refermons ensuite et allons dans le salon. Cette famille a vraiment l'air gentille, ils sont souriants et très avenants. Seul le fils aîné n'est pas très présent. Il n'est pas encore venu me parler, mais Adaline me rassure tout de suite, ma présence n'est pas en cause. C'est un garçon solitaire et timide, qui aime prendre le temps avant d'aller à la rencontre des gens.

Après le repas, je monte dans ma chambre pour me coucher. Le surplus d'émotions m'a beaucoup fatiguée. Chaque membre de la famille vient me souhaiter bonne nuit